Ameublements
Décoration
Mercier Frres
179, rue Nationale,
LILLE
Lustrerie
Papiers peints

7e Année. — N° 305. Le numéro : 25 centimes LUNDI 1er NOVEMBRE 1926.

Journal de Roubaix

DIRECTRICE : MADAME VEUVE ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS..... } Nord et limitrophes..... 3 mois, 22.00 ; 6 mois, 40.00 ; 1 an, 76.00 — France et Belgique..... » 23.00 ; » 43.00 ; » 80.00

REDACTION - ANNONCES ABONNEMENTS } ROUBAIX..... 71, Grande-Rue. Tél. 24 et 1206, Inter, 6 — TOURCOING... 33, rue Carnot. Téléph. 37. — LILLE..... 8, rue Faidherbe. Tél. 57.07. } Chèques postaux 87 Lille

les Chaussures Cécil
les plus réputées
38, rue Nationale, Lille

BILLET PARISIEN

Les socialistes définissent leur politique

(D'UN RÉDACTEUR SPÉCIAL)

PARIS, 31 OCTOBRE (MINUIT).

Le Conseil national du parti socialiste, qui se réunit aujourd'hui, aura à se prononcer sur deux questions : l'une d'intérêt général, l'autre d'intérêt... électoral.

La question d'intérêt général concerne la direction du parti ; celle d'intérêt électoral se rapporte aux élections sénatoriales de janvier prochain.

Un fait domine les débats du présent congrès : la rupture du Cartel des Gauches.

Les radicaux-socialistes s'exprimaient, au Congrès de Bordeaux, en termes peu amicaux à l'égard du parti S.F.I.O. ; celui-ci, leur rendant cette animosité, ne parle d'eux qu'avec aigreur : inévitable querelle.

Le parti radical, appelé par sa situation parlementaire et sa situation dans le pays à être un parti de gouvernement, devait tôt ou tard être acculé à la nécessité de reviser ceux de ses principes qui ne s'accordaient pas avec les réalités. Il mit de l'eau dans son vin cartelliste, suscitant un grand mouvement d'indignation dans les rangs de ses alliés.

Tandis que les radicaux-socialistes accusent les socialistes de montrer une intransigeance démagogique, ceux-ci accusent ceux-là de « tourner casaque ». Ni les uns ni les autres ne songent à incriminer la doctrine cartelliste, incompatible avec les faits.

Quoi qu'il en soit, le parti S.F.I.O. est obligé, aux yeux de sa clientèle, de conserver un caractère révolutionnaire. C'est là son intransigeance, c'est là l'attitude d'opposition qu'il a prise à l'égard du Gouvernement actuel et que le Conseil national ne pourra que confirmer.

L'amour de la franchise ne fait pas perdre aux socialistes le sens de leurs intérêts.

Le Cartel est mort et les S.F.I.O., fossoyeurs bénévoles, l'ont enterré de leurs propres mains. Mais cela ne signifie nullement que, le cas échéant, ils ne le ressusciteront pas pour rattraper les suffrages des électeurs. Leur politique électorale sera toute d'opportunisme. Nul doute que le Congrès de la Bellevilloise adopte une motion dans ce sens.

R...

Une cérémonie patriotique à Verdun

à la mémoire du général Mangin

Verdun, 31 octobre. — Le faubourg de Regret, situé à trois kilomètres de Verdun, a vu se dérouler une touchante cérémonie. C'est là, en effet, qu'en 1916, au cours de la grande attaque allemande sur Verdun, le général Mangin appelé par le haut commandement, installa son poste de commandement au moulin Legardeur, séparé de la voie sacrée par un grand parc. C'est sur le mur de clôture de ce parc, qu'a été apposée une plaque de marbre commémorant le souvenir du général Mangin.

LE GÉNÉRAL MANGIN

A 10 h. 30, le commandant Desmaze, remplaçant de maréchal Joffre, délégué par le Gouvernement, arrive accompagné de Mme la générale Mangin et de ses huits enfants, des généraux Niessel, Simon, Bordereau. On remarque la présence dans le cortège de MM. Lecourtier, Chevalier, sénateurs ; Schleiter, député-maire de Verdun ; Maginot, député ; de Mgr Ginisty, etc.

LES DISCOURS

Devant la plaque qui rappelle que c'est à cet endroit que le général Mangin repoussa l'assaut du 23 juin 1916, mena la bataille qui permit de reprendre le fort de Douaumont, et délivra définitivement Verdun par la victoire du 15 décembre, M. Schleiter rappelle l'action du général Mangin son quartier général. Il ajoute que la France lui est redevable d'une belle victoire et que Verdun lui doit d'être restée inviolée.

Le commandant Desmaze, chef de Cabinet du maréchal Joffre, donne lecture du discours que ce dernier devait prononcer et qui se termine ainsi : « Il est sur les champs de batailles des points qui ont constitué comme de véritables foyers d'énergie. Le moulin de Regret est de ceux-là. »

Le général Niessel, directeur de l'Aéronautique, rappelle ensuite les hautes qualités du général Mangin, auquel il apporte le témoignage de reconnaissance du pays.

Un immense incendie

DANS UN DEPOT DE PRODUITS CHIMIQUES

à Bruxelles

Deux pompiers grièvement blessés
Treize millions de dégâts

Bruxelles, 31 octobre (d'un correspondant particulier). — Dimanche matin, vers 4 heures 30, un immense incendie, s'est déclaré à la Pharmacie Centrale de Belgique, rue du Téléphone.

Le feu a pris naissance dans le garage de la pharmacie ; les flammes alimentées par un stock important de produits chimiques entreposés dans un bâtiment de trois étages prennent aussitôt une formidable extension.

Devant l'imminence du péril, tout un pâté de maisons dut être évacué.

Un pompier, grimpé sur une échelle, a eu les doigts écrasés entre 2 poutres. Un autre pompier a eu le crâne ouvert par des débris en combustion.

Les efforts des soldats du feu se sont portés vers le magasin où se trouve un grand réservoir contenant plusieurs milliers de litres d'essence.

A 10 h., la chaussée d'Anvers est pleine d'une fumée noire, suffocante, qui rend le travail des pompiers, pénible et difficile.

Une des annexes de l'usine s'est écroulée dans la Senne, sans toutefois provoquer d'accident.

De l'usine, nouvellement construite il ne reste que des pans de murs.

Les dégâts sont, jusque maintenant évalués à 13 millions et couverts par 22 compagnies d'assurance.

La comptabilité de la firme est aussi complètement détruite.

Le parquet de Bruxelles s'est rendu sur les lieux.

Saint François d'Assise

Le 4 octobre 1226, — il y a sept cents ans, — dans une petite cabane sise à côté de la Portioncule, au cœur du boqueteau dont il reste encore quelques traces au pied de Notre-Dame des Anges, à Assise, nu sur la terre nue, saint François agonisait. Quelques jours auparavant, d'un geste large, il avait béni sa ville natale, et l'Ombrie, et le monde. Il avait fait ses adieux à ses frères innombrables déjà répandus à travers l'Europe, à ses sœurs, ses filles spirituelles, dont sainte Claire était l'abbesse. Et, maintenant, son heure était venue, et, ses recommandations suprêmes étant faites, d'une voix soudainement puissante, il se mit à chanter, le visage tourné vers le ciel, le psaume 142me de David :

« De ma voix j'ai appelé le Seigneur ; de ma voix j'ai élevé ma prière vers lui...

» Seigneur ! daigne tirer mon âme de cette prison afin que je bénisse ton nom. »

Le jour baissait ; la cabane se remplit d'ombre, la voix du saint défaillit brusquement ; ses lèvres se scellèrent pour toujours : il était mort !...

Mort... mais pour vivre d'une vie nouvelle : non pas seulement au séjour des saints, dans la contemplation éternelle de Dieu, source d'une vie et d'un bonheur sans fin. Mais pour continuer ici-bas son action bienfaisante et féconde.

Il vit en effet depuis tant de siècles dans la mémoire des hommes. L'exemple de sa charité, de son humilité, de sa pauvreté tout évangélique n'a pas cessé d'être contagieux. Les incrédules et les sceptiques, pour qui la religion catholique et le mysticisme monacal ne sont plus que des mythes incompréhensibles, s'inclinent devant tant de grandeur simple et une puissance d'aimer qui ne peut se comparer qu'à celle du Christ lui-même.

Qui nous dira les conversions qu'a opérées le poverello à travers les âges ? C'est le secret de Dieu et des intéressés. Mais, hier encore, n'arrachait-il pas au doute et à la sensualité, — il l'a avoué lui-même, — le plus remarquable de ses biographes, J. Tœrgersen ?

Il vit dans sa région natale, dans cette Ombrie si gracieuse et si douce, dominée toutefois par la masse imposante de l'Apennin, comme si elle était l'image complète de saint François, avec son double aspect de formidable austérité et de charme délicieux. Là, se dérouleront pendant une année, dans l'église à triple étage illustrée par les fresques de Giotto et de ses disciples interprètes qualifiés des strophes de Dante et des *Fioretti*, des fêtes auxquelles l'univers entier est convié.

Il vit dans la poésie et dans l'art. M. L. Cordonnier, à l'inauguration de l'Exposition Franciscaine qu'abrite la grande salle de l'évêché le nommait « le plus saint des artistes et le plus artiste des saints ». Sans jamais confondre, comme le font les panthéistes, l'effet avec la cause, François mêlait dans le même culte passionné, Dieu et la nature, le plus haut idéal et la plus belle expression de cet idéal ; et c'est pourquoi son âme, noble et vibrante, était spontanément l'âme d'un poète et d'un artiste. Le célèbre *Cantique au Soleil*, tout déformé qu'il soit dans sa transcription prosaïque, et, pour ainsi dire, réduit à sa plus simple expression sans la musique qui l'accompagnait, révèle pourtant la splendide imagination et l'exquise sensibilité du saint, pour qui tout les êtres créés étaient unis avec l'homme par les liens fraternels les plus puissants.

Mais, en outre, quel large fleuve d'art et de poésie est dérivé de lui ! Il faudrait des livres entiers pour en dresser la statistique. Il n'est aucune école de peinture ou de sculpture qu'il n'ait inspirée, qui n'ait payé tribut, et parfois d'une façon admirable, à cet humble entre les humbles que le génie humain a contribué à rendre si glorieux, et l'Eglise si populaire.

Que ses vertus rayonnent sur notre siècle et lui fassent aimer le Vrai, le Beau, le Bien, le Christ !...

L...

Une violente explosion dans une mine américaine

HUIT TUÉS VINGT BLESSÉS

New-York, 31 octobre. — Une violente explosion s'est produite dans la mine de charbon de Nanticoke. Huit ouvriers ont été tués sur le coup et une vingtaine d'autres avec grièvement blessés.

LES CHAMPIONNATS DU NORD DE FOOTBALL-ASSOCIATION

L'EQUIPE DU RACING-CLUB DE ROUBAIX

qui a battu, hier, au Parc Jean-Dubrulle, l'Union Sportive Dunkerque-Malo par 3 buts à 0.

(Voir compte rendu en VIE SPORTIVE.)

La réunion à Paris du Conseil national du Parti socialiste (S.F.I.O.)

La création d'un journal quotidien. — L'attitude du Parti aux élections sénatoriales

Paris, 31 octobre. — Le Conseil national du parti socialiste S.F.I.O. s'est réuni, aujourd'hui. On sait qu'il est composé de la C.A.P., d'une délégation du groupe parlementaire et d'un certain nombre de délégués de fédérations.

SEANCE DU MATIN

UN JOURNAL QUOTIDIEN SOCIALISTE

A la séance du matin, **M. Compère-Morel** développe son rapport sur la nécessité de créer un journal quotidien du parti. Il n'y a plus que quelques efforts à tenter et à partir de 1927, le parti pourra avoir son organe à lui. Un délégué de la Dordogne propose que pour cet effort les élus abandonnent 3.000 francs de plus pour les deux dernières années de la législature.

M. Longuet déclare que le journal du parti, le journal de Jaurès a été volé au parti, et que le journal en question n'est plus que la propriété de Moscou, et n'est peut-être pas même à l'abri de la pression des puissances financières.

M. Renaudel dit qu'il n'est pas d'avis d'avoir un journal de suite ; il faut partir au bas mot avec 2 millions au moins, plutôt trois. M. Renaudel propose de renvoyer la question au prochain Congrès de 1927.

M. Bracke soutient qu'il vaut mieux avoir un mauvais carnasson qui peut devenir un bon cheval, que pas de carnasson du tout.

M. Grumbach constate la nécessité d'avoir un grand quotidien, la situation actuelle étant vraiment humiliante pour le parti. Mais il faut, comme l'a dit Renaudel, que ce journal puisse vivre et prospérer.

Il est midi, la suite est renvoyée à cet après-midi.

SEANCE DE L'APRES-MIDI

M. Théo Bretin préside. On reprend la discussion sur la création d'un quotidien du parti.

M. Compère-Morel insiste sur cette nécessité urgente, et on vote une motion décidant que cet organe paraîtra au début de 1927, sous la direction de M. Léon Blum.

LES ELECTIONS SENATORIALES

M. Luquet, conseiller municipal de Paris, dit, au nom de la Fédération des municipalités socialistes, qu'il convient de lancer un manifeste aux électeurs sénatoriaux.

On passe à la discussion pour les prochaines élections sénatoriales.

M. Nicolet, député de l'Ain, demande de laisser les fédérations faire triompher les candidats de gauche. Ne leur imposez pas une discipline qui empêcherait les résultats voulus.

M. Zyromski, de la Seine, soutient au contraire qu'en présence des résolutions ou plutôt des irrésolutions des radicaux à Bordeaux, le parti doit exposer son programme de politique sociale et pour cela, aller à la bataille seul au moins au premier tour.

M. COMPÈRE-MOREL

M. Kahn déclare que la Fédération de la Seine a voté à l'unanimité avec M. Zyromski, une résolution qui implique bien une liste socialiste pure et complète au premier tour, mais conseille de pratiquer au deuxième tour les coalitions nécessaires pour réduire la majorité réactionnaire du Sénat, avec les autres partis de gauche.

M. Léon Blum maintient ce qu'il a toujours dit, que le parti, en 1924, en constituant le Cartel, n'a pas eu en vue d'abord son propre intérêt électoral, mais a voulu sauver le parti radical par devoir pour le prolétariat.

M. LÉON BLUM

On nous reproche aujourd'hui d'avoir brisé l'élan de la démocratie de 1924, en refusant notre collaboration. D'abord on ne nous l'a demandée que parce qu'on ne pouvait pas faire autrement, mais au fond la masse du parti radical ne la souhaitait pas. Nous avons soutenu jusqu'au bout Herriot, puis Painlevé ; mais ils ne sont tombés que par la décision du parti radical. Le seul fait que M. Herriot et le parti radical aient accepté et voté le dernier projet financier, 11 milliards d'impôts nouveaux avec réduction de l'impôt sur le revenu, et de l'impôt successoral. Ce seul fait constituerait un fait nouveau qui influe malheureusement sur nos relations avec le parti radical.

Nous avons fait le Cartel en certaines conditions. Ces conditions rompues, nous reprenons notre place sur notre terrain. Ceci ne veut pas dire que nous allons entrer en lutte ouverte avec le parti radical. Le cas échéant nous ferons triompher à défaut de notre programme et de nos candidats, le programme qui se rapprochera le plus du nôtre et les personnalités qui nous inspireront confiance.

M. Léon Blum arrive à la situation financière. Certes, dit-il, elle est meilleure. Le franc s'est stabilisé, puis a un peu remonté. La Trésorerie présente un excédent de recettes, ce que l'on n'avait pas vu depuis longtemps. M. Poincaré a obtenu ceci grâce surtout à des facteurs occasionnels, et aussi d'ordre psychologique, mais la hausse des prix s'accentue et la vie va devenir de plus en plus chère.

C'est donc la sous-consommation obligatoire, c'est-à-dire la vie plus chère ou la privation. Ceci nous l'aurions évité si on avait adopté notre système.

Il nous faut le répéter au pays, lui exposer notre programme, que nous soutiendrons ceux qui seront avec nous, pour sa réalisation, considérant les autres comme étant contre nous, ceci dépasse toutes questions d'alliance. Le parti doit le faire pour continuer sa tradition.

M. Maurin, chef de la petite fraction de la Seine, qui réclame le front unique avec le seul parti communiste, soutient, que le parti doit s'en tenir aux discours du Congrès de Marseille, et ne peut faire alliance qu'avec les partis qui se réclament de la lutte des classes.

M. Bracke rappelle le mot de Jaurès : « Le premier tour est le seul tour socialiste ». Puis, tout en faisant le procès de la majorité radicale qui siège au Luxembourg, il déclare qu'il convient aux deuxième et troisième tours de faire triompher les moins mauvais des adversaires, pour barrer la route au pire.

M. Léon Blum soutient donc la motion de la Seine : liste socialiste complète et pure au premier tour.

ÉCHOS DE LA GUERRE DU RIFF

UN ENTRETIEN AVEC M. PIERRE PARENT

l'artisan de la reddition d'Abd-el-Krim

Avec beaucoup d'amabilité, et bien qu'il ait déjà été, de la part de nombreux journalistes, l'objet de sollicitations dont eut à souffrir sa grande modestie, M. Pierre Parent, qui se trouve actuellement dans sa famille, à Croix, a bien voulu nous accorder un moment d'entretien. Il nous a relaté comment il a été amené à s'occuper de nos soldats en campagne au Maroc et comment, à la suite de deux voyages dans le camp rebelle et d'une entrevue avec Abd-el Krim, il a été chargé de porter à M. Steeg, la lettre de capitulation du chef riffain qui mit un terme à la révolte.

Président de la Fédération marocaine des mutilés et anciens combattants, M. Parent fut très affligé au moment de notre entrée en campagne. A un ennemi puissamment organisé et qui avait prouvé sa force par de nombreux succès remportés sur les armées espagnoles, nous n'avions à opposer que quelques soldats indigènes et des Français de vingt ans, des enfants, novices encore dans la vie militaire, sans défense contre les dures épreuves qui les attendaient. Loin de leurs foyers, sans nouvelles des leurs pendant de longues semaines, ils étaient privés de réconfort moral et présentaient une proie facile au terrible « cafard ».

Navré par cette douloureuse situation faite à ses compatriotes, M. Parent résolut de leur venir en aide. Avec l'appui de ses camarades, anciens combattants, il mit sur pied une organisation destinée à leur porter l'assistance materielle et morale qui leur était indispensable pour supporter sans faiblir leur pénible existence.

Des expéditions en autos, sur le front, furent mises au point, et bientôt nos soldats reçurent sur le champ de bataille, des mains de leurs aînés, les vainqueurs de la grande guerre, des colis qui furent les bienvenus. Mais ce ne fut pas aux choses qu'ils recevaient ainsi qu'ils furent le plus sensibles. L'affection de la France, dont les anciens combattants étaient en quelque sorte les mandataires, l'intérêt qui leur était témoigné, voilà ce qu'il leur fallait et ce qui les soutint dans la lutte entreprise.

Mais bientôt il se trouva au Maroc des malheureux qui, plus que les soldats eurent besoin de secours ; nous voulons parler des prisonniers.

Abd-el-Krim venait de s'emparer de plusieurs de nos postes très importants et personne ne savait ce que nos soldats prisonniers étaient devenus. L'Espagne, elle, pour plusieurs millions de pesetas, avait racheté les siens, mais l'argent donné à Abd-el-Krim lui permettait de poursuivre la lutte et de nous faire de nouvelles victimes. Et cependant il fallait porter secours à ceux pour qui l'on craignait tout de la cruauté des rebelles. Le grand cœur de M. Parent s'était ému à l'évocation de leur infortune et, peu à peu, prit corps dans son esprit, l'idée d'une mission dans le camp riffain. Il en parla à des personnages officiels ; mais il lui fut répondu que rien ne pouvait être tenté qu'à titre privé.

Cette réserve prudente ne rebuta pas M. Parent qui, dès lors, s'employa avec ardeur à mettre son projet à exécution.

Des démarches furent faites, des pourparlers eurent lieu et après une anxieuse attente, on obtint d'Abd-el-Krim l'autorisation verbale de faire pénétrer dans le Riff une mission chargée de se rendre auprès de nos prisonniers et de leur porter, avec des vivres des vêtements et des médicaments, le réconfort moral qui leur faisait défaut.

L'ENTREVUE AVEC ABD-EL-KRIM

Le 31 Mars 1926, M. Parent était reçu cordialement par Abd-el-Krim et eut un entretien avec lui. Interrogé par le chef rebelle, notre concitoyen lui fit entendre qu'il aurait tort de persévérer dans sa lutte contre la France, par laquelle il serait fatalement battu.

Comme nous lui demandons ce qu'il pense d'Abd-el-Krim, M. Parent n'hésite pas à nous répondre qu'il le considère comme un homme d'une grande valeur. Son ascendant sur les tribus riffaines était tel qu'il parvint, chose qui ne s'était jamais vue dans l'histoire marocaine à les unir toutes contre les forces d'occupation. Il réussit même à abolir entre elles ces vandettas farouches qui les firent de tous temps s'entredéchirer. L'organisation de ses services était en tous points remarquable et la lutte qu'il mena, si elle était vouée à un insuccès certain, fut néanmoins prodigieuse.

AU SECOURS DES CAPTIFS

Avec un convoi de mulets chargés de vivres et de vêtements, M. Parent entreprit alors son charitable pèlerinage à travers le Riff. Toutes les facilités désirables lui avaient été données et nulle part il ne rencontra le moindre obstacle à l'accomplissement de sa mission. A son passage, les réguliers riffains lui rendaient les honneurs et il dut passer en revue maints détachements. M. Parent nous fait alors le récit poignant de ses visites aux « mechtas » où nos soldats étaient retenus captifs ; partout il fut accueilli comme un sauveur.

— A mon entrée, dit notre aimable interlocuteur, ils se précipitaient sur moi, m'entouraient, m'étreignaient avec ce qui leur restait de force, éclataient en sanglots convulsifs et moi, pour ne pas céder à l'émotion indicible qui me prenait à la gorge et me faisait monter des larmes aux yeux, pour ne pas me joindre à eux et pleurer avec eux sur leur triste sort, je ne trouvais d'autre parti que d'éclater en un rire nerveux, de les plaisanter, de les morigéner, les traiter d'embusqués dans le camp d'Abd-el-Krim. » Ils me prenaient pour un fou. C'est qu'elle était navrante leur misère !... Les malheureux se trouvaient dans un état de faiblesse extrême ; certains, sur leur natte, ne trouvaient plus la force de se lever. Dans un de ces camps, sur trente-deux prisonniers, dix-sept sont morts.

Et cependant, on ne leur demandait aucun travail et ils étaient nourris comme leurs gardiens, mais ceux-ci appartiennent à une race qui se contente pour sa subsistance d'une quantité infime de nourriture.

La souffrance des nôtres était avant tout morale ; et ceux qui sont morts ont succombé à une lamentable dépression née de leur isolement, de l'absence totale de nouvelles des leurs et du manque de tout réconfort.

Quoi qu'on ait dit, Abd-el-Krim s'est toujours comporté avec nos prisonniers en ennemi loyal et humain, toujours, dans la mesure de ses moyens, il s'est appliqué à les bien traiter. On verra plus loin qu'il n'en fut pas de même avec les Espagnols. Mais si leur chef ne s'est pas départi de son attitude correcte, tous ses sous-ordres ne suivirent pas son exemple ; certains d'entre eux se comportèrent à l'égard des infortunés qui leur tombaient sous la main comme de véritables tortionnaires.

M. Parent resta neuf jours dans le Riff ; il distribua aux prisonniers des vêtements, du lait, des biscuits, des conserves, des œufs, du sucre et aussi des médicaments, dont ils avaient un impérieux besoin. Il leur apporta surtout le secours moral de sa présence et de ses paroles affectueuses, il s'efforça fraternellement de les remonter en leur donnant l'espoir d'une délivrance prochaine.

M. PIERRE PARENT

LA CAPITULATION

A la suite de l'échec de la conférence d'Oudjda, M. Parent retourna une deuxième fois dans le Riff, le 12 mai, accompagné des docteurs Gaud et Mosnier et il comprit que c'était surtout à eux qu'était confiée la mission sanitaire de la caravane ; mais, que de lui, on attendait autre chose.

Les Riffains manifestaient de la lassitude et du découragement, provoqués par l'échec des négociations d'Oudjda sur lesquelles ils comptaient beaucoup. Le moment était propice à des pourparlers de paix. Sans doute on ne donna pas à M. Parent la mission officielle d'entamer ces pourparlers, mais il comprit qu'on attendait de son patriotisme qu'il l'assumât, d'accord avec les docteurs qui l'accompagnaient.

M. Parent s'entretint alors avec Abd-es-Selem, qu'il engagea à réfléchir, lui rappelant la générosité légendaire de la France. Par ailleurs, le Dr Gaud en faisait autant auprès du caïd Haddou. Finalement, Abd-el-Krim et ses lieutenants tinrent un grand conseil de guerre, au cours duquel la capitulation fut décidée. Les lettres de reddition de l'émir furent remises à notre concitoyen et on lui confia les prisonniers qu'il ramena dans nos lignes. On lui demanda aussi de revenir et il fut convenu qu'à son retour Abd-el-Krim se mettrait à sa disposition pour être conduit auprès des autorités françaises. Ce troisième voyage fut inutile, le chef riffain s'étant rendu dans l'intervalle.

LES RIFFAINS ET L'ESPAGNE

« Rien, nous dit M. Parent, ne saurait donner une idée de la haine des Riffains contre l'occupant espagnol. » Pour illustrer son appréciation, il nous cite quelques paroles échangées avec un régulier d'Abd-el-Krim au moment de la reddition du chef rebelle.

— Alors, c'est fini, les Espagnols deviennent nos maîtres ?...

— Il faut vous incliner, vous êtes battus.

— Ils vont venir nous prendre nos fusils !

— Mais, sans doute.

— Oh !... mais ça ne fait rien, quand nous n'aurons plus d'armes, les pierres de la montagne nous resteront...

Cette haine féroce, ils l'ont d'ailleurs traduite effroyablement par la façon dont ils ont traité les prisonniers espagnols. Le camp de Boussalah en est un exemple affreux.

M. Parent a trouvé là, quand il porta à ces malheureux les secours du Comité espagnol de Rabat, des êtres plongés dans un état indescriptible de déchéance physiologique et de détresse morale.

***

La mission de charité et de paix menée à bien par notre cher concitoyen, M. Pierre Parent est digne de toute notre admiration et de toute notre reconnaissance. Des voix plus autorisées que la nôtre, des personnages officiels, ont dit tout ce que la France lui devait ; nous lui redisons aujourd'hui une fois de plus, combien nous ses concitoyens, nous sommes fiers de lui.

APRES LE VERDICT DE DOUAI

La belle-mère meurtrière

Notre confrère «L'Intransigeant» annonce, un peu hâtivement, que Mme Lefebvre sera sans doute transférée à la prison de Rennes.

Notre confrère explique : « Son âge — plus de 60 ans — l'autorise sans doute à penser que la guillotine ne se dressera pas pour elle, malgré ce qu'en dit l'arrêt de condamnation, « sur une place publique de Lille ».

» La commutation de peine paraît certaine. La peine des travaux forcés à vie, qui serait substituée au châtiment suprême, est, pour les femmes, la réclusion. »

Rectifions que la peine du bagne n'est changée en réclusion que pour les femmes de plus de soixante ans.

Ajoutons, enfin, que, devant le nombre sans cesse croissant des femmes criminelles, il paraîtrait opportun de ne plus les gracier aussi facilement.